

ENTRE TRADITION ET EXCLUSION: LA MAGIE DU VERBE A L'EPREUVE

Roland-Ramzi Geadah

A l'origine de tout système, de toute institution, de toute culture se trouve un Verbe fondateur dont la Geste et la Vulgate ont permis d'établir l'Ordre là où régnaient le chaos initial, le manque ou l'imperfection. Une figure dont les contours sont plus ou moins définitivement, plus ou moins clairement tracés dans le coeur et la pensée de chacun légitime l'être-en-commun des membres d'un groupe. Par son histoire revêtant petit à petit un aspect mythique, par sa parole tranchante et sécurisante, par le modèle identificatoire qu'elle offre, cette Référence devient le lieu idéal de représentations. C'est là précisément que - consciemment ou inconsciemment - se façonnent les mentalités et les attitudes; autour de cet axe s'ordonne le désir. Qu'il s'agisse d'une divinité, d'un Ancêtre, d'un père - fondateur ou d'un *duce - conductor*, un Signifiant organisera durablement la pensée commune, au travers des croyances, de règles de vie, d'idéaux à atteindre et de principes

à défendre pour perdurer dans la dignité et prospérer. "*Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu*", affirmera éloquemment Saint Jean au début de son Evangile!

S'il nous faut donc étudier l'état actuel des recherches en matière de handicap mental dans des sociétés du tiers-monde (dites "traditionnelles"), il me semble important de mieux cerner l'effet "magique" de ce Verbe dans la construction socio-culturelle et institutionnelle. Nous serons alors amenés à rappeler le cadre temporel et les valeurs fondamentales à partir desquelles se conçoit le handicap et se définissent les attitudes sur ce plan. Nous jetterons par la suite un regard critique sur les principales difficultés entravant l'avancée méthodologique dans le domaine qui nous préoccupe.

DU MYTHE FONDATEUR A L'HUMAIN ORGANISE

- Plus que la reproduction biologique, les communautés humaines vivent en réalité le principe intangible de la transmission. En effet, si les figures de la généalogie prennent un sens premier et primordial dans toute société, c'est parce qu'elles instituent le primat d'une "fiction fondatrice" (Legendre, 1985). Bien au-delà de la simple existence *hic et nunc* d'un groupe donné, c'est toute l'espèce qui se propose au sujet, comme le montre excellemment P. Legendre (1985). Grâce à des opérations de **division** et de catégories combinées, se fonde la référence à la perfection de l'immortalité et, *en même temps*, s'observe l'individuation subjective de chaque être humain. Le principe de la causalité étant clairement repéré, l'individu se trouve relativisé et le désir limité; la parole du vivant mortel perd alors sa toute-puissance. Le biologique (fondé sur l'origine), le social (repéré par les relations et les alliances) et le psychique (nourri de sentiments conscients et inconscients d'appartenance) s'avèrent intrinsèquement liés.

Préfigurant l'humain dans tous ses enjeux, la chaîne ininterrompue des vivants se résumera donc par ces quelques mots: *transmettre, diviser, classifier, identifier, reproduire, rattacher, créer des relations et secréter des responsabilités*. C'est l'essence même d'un Verbe fondateur. On y aura reconnu également les déterminants de la fonction juridique "référée (...) aussi bien à la mort qu'à la multiplication" (Legendre, 1985). S'appuyant elle aussi sur la répétition, la cohérence des déductions et l'actualisation à tout moment du patrimoine commun, elle s'incarnera dans la *res publica* hautement symbolisée par le fait institutionnel rencontré dans toutes les sociétés humaines sans exception.

- Garantissant, en effet, la conservation de

l'espèce selon les contraintes de la différenciation entre les individus, les institutions définissent un cadre légal à l'existence à partir de l'adhésion à une Parole originaire et originelle reconnue comme légitime et originale. Articulées avec les croyances essentielles d'un groupe -comme le démontre E. Durkheim (1960a) - elles acquièrent par le fait même un fondement **moral**, c'est-à-dire *sublimatoire* et *contraignant*. Procédant d'un vouloir-vivre ensemble, elles revêtent automatiquement une forme organisationnelle au sens immédiat pragmatique du terme et produisent du juridique devant lier durablement les individus entre eux, d'une part, et à la raison d'être du groupe, d'autre part. La Loi ne constituera alors qu'une expression codifiée d'une Valeur commune, acceptée par tous, parce que tous y reconnaissent un moyen privilégié de garantir leur sécurité, leur épanouissement ainsi que la condition de leur émergence comme sujets capables d'initiatives et d'exercice de responsabilité.

Par son caractère *transcendantal* donc, par l'équité de ses normes, par la proportionnalité qu'elle établit entre contributions et rétributions, par ses rituels facilitant la *conformité* des comportements et attitudes, l'institution devient une Référence fondamentalement valorisante. Offrant de multiples (in)signes de reconnaissance, elle instaure *ipso facto* - par le jeu de la "solidarité organique" chère à E. Durkheim (1960b) - une *dynamique interactive* permanente entre les membres du groupe, d'une part, et entre les aspirations individuelles et les orientations communes, d'autre part. C'est dire le caractère vivant de cette "fiction" représentant pour chacun la vérité du système dont il est, à la fois, le produit et - en principe - l'acteur et qu'il a la charge implicite de faire évoluer vers de nouveaux degrés d'organisation fonctionnelle, *sans pour autant trahir ce en quoi les uns et les autres trouvent la légitimation de leur être-en-*

commun¹.

Nous voici donc renvoyés au coeur même de la Culture, laquelle caractérise l'humain par excellence et situe le cadre général de l'existence d'un groupe. Coextensive de l'organisation et de l'action sociales, elle est - au départ - largement tributaire des conditions mésologiques qu'elle contribue petit à petit à dépasser, à transformer et à sublimer. Dynamique et perpétuellement en mouvements dialectiques, elle ne tardera par conséquent pas à intégrer toujours de nouveaux matériaux offerts par les développements historiques, les mouvements de populations, les apports créatifs de ses enfants ou les données nouvelles de la civilisation dans laquelle elle s'épanouit. Pour autant, elle ne perd pas ses "racines" du terroir originel; les propos de l'Ancêtre gagnent avec le temps un prestige et une sacralisation tels, que les figures historiques s'érigent en mythe(s) organisateur(s).

S'appuyant donc sur diverses institutions et résumant les sentiments et les valeurs des membres d'un groupe, la culture constituera pour ces derniers, à tout moment, *une stratégie vis-à-vis de l'environnement*. Nourrie des expériences du passé, celle-ci vise à perpétuer l'existence dans la fierté des appartenances qui se présentent incessamment à l'esprit des vivants. Aussi, nous retrouvons dans la reconnaissance culturelle un ensemble de reproductions directes et indirectes, réelles et imaginaires, objectives et subjectives. Rituels, folklore, moeurs et autres langages en constituent une trame qui fait appel *tout à la fois* aux éléments sensoriels (odeurs, sons, ...) et aux figurations symboliques. Dettes de la vie, accession au symbolique et imagos primitives présidant à l'humanisation de l'être se lisent, se nouent et se réactualisent précisément ici.

DIFFERENTES PERCEPTIONS DU TEMPS

Si la culture résume en définitive les cadres de

la vie et les aspirations profondes, la conception du temps en devient un élément principal façonnant les mentalités et conditionnant le progrès. Un bref aperçu sur les perceptions de cette catégorie fondamentale de l'entendement (comme l'appellait si justement Kant, 1934) dans les trois grandes religions monothéistes nous sera d'un grand secours, pour mieux marquer les malentendus possibles entre les différents courants de pensée et de représentations. Et ce, d'autant plus que ces données vont fonder les aperceptions empiriques² du temps, en relation avec les conditions mésologiques locales.

Le temps hébraïque - on le sait - est celui de l'Alliance et de l'espérance. Il prit naissance par la volonté de Dieu, à un moment donné, celui d'*un commencement*. Concomitant à la création qui rompt avec le néant antérieur, il ne se confond point avec Dieu qui lui reste extérieur, le transcende et lui donne son sens.

Ainsi, à la fin du monde, Dieu restera dans son "non-temps" (Neher, 1975). L'histoire n'est donc - comme l'explique A. Neher (1975)³ - qu'une construction *progressive* qui se retrouve d'ailleurs dans le mouvement des hommes qui se perpétuent par générations successives

1. Certes, une institution peut - à des moments de dérive - détourner les règles au profit de quelques-uns ou se priver de toute réflexion sur les valeurs qu'elle entend perpétuer. Je ne peux ici m'étendre sur les conditions aboutissant à la violence destructrice ou à l'abolition de l'Etat de Droit, mais renvoie les intéressés à d'autres développements à ce sujet (Geadah, 1989).
2. Sans entrer dans les détails philosophiques de définition, je rappelle que "les relations temporelles" (en termes d'antériorité, de simultanéité et de postériorité) ne sont vérifiables - du point de vue du sujet - qu'à travers une conscience qui relate "les attributs temporels". Ce sont les premières qui définissent le cadre de l'écoulement objectif du temps, alors que les seconds permettent d'en saisir le mouvement (Bergson, 1968; Geadah, 1988; Honderich, 1978).
3. Même si certains points de vue de cet intéressant article me semblent exagérés, voire franchement partisans.

(*toldot*), se repèrent au travers de périodes de sept jours (*yom*) et progressent au rythme d'événements qui traduisent à tout moment la présence de Dieu dans le monde. Ne parle-t-on pas, en effet, de *panenthéisme* biblique désignant tout aussi bien la transcendance que l'immanence divines?

Aussi, ne s'agit-il pas de simple continuité dans cette progression. L'histoire sera plutôt traversée par une incertitude radicale: ce sont "éternelle improvisation" et "perpétuel bondissement" liés aux desseins de Dieu. "D'ailleurs, dans l'univers de la Bible, il n'y a pas de point Oméga, pour la simple raison qu'il n'y a pas de point Alpha... Avec la Genèse, ce n'est pas l'histoire qui commence: c'est la parousie d'une histoire déjà mûre, qui comporte en elle les restes, les débris peut-être, mais aussi les germes stimulants, et surtout les réalités définitivement perdues de l'Alpha antérieur. A n'est pas le début, mais l'antérieur; et Z n'est pas la fin, mais l'ouverture" (Neher, 1975).

Toute autre est la vision chrétienne du temps qui se confond d'ailleurs avec l'histoire, mais se distingue de l'éternité (Culman, 1947; Pattaro, 1975). Le Christ étant le terme et le but de l'histoire, son avènement - daté par le temps et le datant à son tour - marque et organise les mouvements de tous les temps, comme le rappelle G. Pattaro (1975). Avant la Résurrection dont "l'heure" était déterminée par Dieu, c'était une période d'attente; après elle, c'est "la fin des temps", c'est-à-dire que le temps consacré à l'attente est terminé. "En termes plus clairs, ce qu'on appelle temps n'est rien d'autre qu'une fraction, limitée par Dieu, de la durée illimitée du temps de Dieu" (Culman, 1947; Pattaro, 1975).

C'est donc un temps *linéaire* où se rencontrent des temps privilégiés, et qui ne connaît pas de ruptures, de failles ou de "vide". Encore faut-il

distinguer, dans le sillage du Nouveau Testament, entre le "temps actuel" où commence l'histoire qui concerne l'homme et le "temps à venir" qui "est déjà en acte dans le présent, à cause du Christ" (Pattaro, 1975). Le futur n'est pas une répétition ou une authentification du passé, même si ce dernier se présente toujours comme une possibilité d'avenir radieux. Ce futur garde sa propre orientation vers une vie nouvelle, à laquelle on aspire sur terre avec *patience*. Aussi, le temps qui n'a pas de fin se conçoit-il comme *libération*.

- Les Arabes eux avaient une perception particulière du temps, essentiellement liée à leurs conditions de vie dans le désert. Leurs points de repère devaient briser la durée accablante; les lunaisons et les états de la terre marquaient l'identification des événements. De même, avec l'Islam, le temps se vit comme une suite discontinue d'instantanés ponctuels, telle une constellation - pour reprendre la belle image de L. Massignon une voie lactée d'instantanés, à l'instar des points successifs resserrés les uns contre les autres formant l'espace (Gardet, 1975; 1978). Dieu peut à tout moment suspendre l'ordre habituel ou attendu - pourtant voulu par lui-même - dans la succession des faits. L'homme n'ayant point prise sur l'imprévisible divin, aucun engagement ne peut être définitivement envisagé. *In cha-Allah!* diront à tout instant le théologien comme l'homme de la rue⁴.

Cependant, affirme L. Gardet (1975), "cette voie lactée se présente comme autant de points

4. Cette même perception se retrouve, d'ailleurs, dans la grammaire et les temps de la conjugaison. Ainsi, par exemple, l'acte est achevé (le passé, sous toutes ses formes), ou "inaccompli" (pour le présent et le futur). La distinction entre l'actuel et le futur - toujours incertain, car soumis au bon vouloir divin - ne se fera que par l'adjonction d'une particule prononcée "sa" ou "saoufa".

de tangence - nous disons bien tangence et non lignes sécantes - du temps humain et de l'éternité divine". C'est pourquoi, chaque instant tend à récapituler la rupture originelle de la Parole qui réalisa le monde en dehors de toute contingence spatio-temporelle. Dans le même sens, au *dahr* (durée indéterminée, éternelle) où s'étend la présence divine et se cache le secret du temps, comme disait A1 - Jourani (Gaudet, 1975), correspondent pour les humains de nombreux substantifs (*a-an, hin, waqt, zaman, ...*) marquant toutes les vicissitudes du sort et rappelant la condition de l'existence terrestre: finitude, fixité, fréquence et stabilité - tranquillité. Les actes humains commis dans le cadre ainsi fixé sont alors inscrits dans le livre de Dieu avec lequel on se présentera en temps voulu, le "jour de la Rétribution". Ce dernier n'est, du reste, qu'une étape dans la continuité de la vie, laquelle se prolongera dorénavant ailleurs qu'ici-bas.

Du point de vue pragmatique, l'existence au quotidien reste scandée par les appels du mouazzin et le calendrier "religieux". Bon gré, mal gré, tout le monde se trouve ainsi intégré à la vie sociale marquée par le poids de la communauté et scellée par une espèce de fatalité optimiste que résume le mot *Islam*, le *maktoub* (c'est écrit). Tout est, en réalité, fixé depuis l'aube des temps!

PRINCIPALES CARACTERISTIQUES DES SOCIÉTÉS DITES TRADITIONNELLES

Sans m'y étendre, je me dois de rappeler les principales caractéristiques des sociétés non occidentales dites "traditionnelles", afin de mieux cerner les écueils à la compréhension des attitudes face au handicap.

S'il s'agit, en effet, de sauvegarder la Tradition et de la perpétuer aussi intacte que possible pour la survie du groupe et le maintien des valeurs fondatrices, la cohésion entre les membres de la communauté se révélera au premier chef par une solidarité très prononcée. Partant, chacun devient responsable vis-à-vis des autres, dont il est en même temps obligé. Grand alors est l'impact du regard d'autrui: ennobli ou avili par le *qu'en dira-t-on*, on est narcissiquement resourcé dans cette interdépendance apparemment exagérée. Le rapport à soi s'avère, en fait, consubstantiel du lien avec l'Ordre culturel et l'Être fondateur. Toute perturbation affectant les relations sociales ou la possibilité de transmission des valeurs touchera *ipso facto* l'individu.

La valorisation absolue consistera alors à réaliser l'idéal commun, dans une sorte de compétition active entre les membres de la société. La conformité aux normes du groupe et l'effort pour ressembler au frère ou au cousin constitueront l'essentiel de la trame d'une vie sociale *digne*. Plutôt que la culpabilité engendrant "*l'univers morbide de la faute*" (Hesnard, 1949), j'évoquerai volontiers *les affres de la honte*. La plus grande angoisse existentielle est en fait celle de l'exclusion, celle d'être abandonné par les siens ou de ne pas paraître "à la hauteur" des espérances et des comportements ancestralement codifiés.

Dans ce sens, veiller au maintien de l'Ordre originel se confond avec la nécessité absolue de la *reproduction*, tant biologique que culturelle. C'est précisément la tâche matricielle de la femme dont l'accomplissement et l'assomption du désir se concrétisent dans l'enfantement. Féminité et maternité restent ainsi *indissociables*; et le maternage répond à plus d'une fonction: comme le rappelle M. Chamoun (1972), il traduit le reflet d'un amour narcissique rassurant et réalise une médiation salvatrice offant à l'enfant une sorte de

palingénésie psychique. Est-ce donc étonnant de voir le groupe chercher avant tout à savoir si l'individu handicapé *peut ultérieurement "se marier"?*... Et ce, d'autant plus que l'enfant n'appartient jamais à tel ou tel parents; il est toujours celui d'une *famille entière*.

Se conçoit ainsi plus aisément le sens primordial du handicap mental comme *faisceau de ruptures simultanées* avec les signifiants culturels, avec l'Être, avec l'existence même (Geadah, 1986). Cependant, face à l'épreuve, la *résignation* paraît d'un grand secours moral: ce n'est point la fatalité janséniste ou celle de la tragédie grecque; c'est plus un laisser-aller optimiste et confiant dans l'ordre "naturel" des choses. Plutôt que l'exclusion, le premier mouvement provoqué sera *a priori* une tentative de repli sur soi, au sein du groupe familial. Comme en Occident, la honte et le malaise social occupent le devant de la scène; plus tard - à la longue - apparaîtra un mouvement d'indifférence, voire de rejet relatif, en raison de la solitude de plus en plus prononcée de l'individu handicapé mental.

Si donc l'on s'adresse à des institutions spécialisées, notamment occidentales, on manifesterà des attentes souvent disproportionnées par rapport à ce que nous ici nous aurions espéré comme coopération. La "docilité" ne tarde, en effet, pas à se transformer en une sorte de démission devant le *savoir médical*. Il me semble important de savoir lire ces attitudes - comme toujours dans ce domaine - en terme de quête de soutien, de conseils, d'orientation et surtout de *guérison*. Là précisément se mesure toute la valeur des stratégies d'écoute et d'accueil notamment face à des migrants déracinés (Geadah, 1986). Je ne peux y revenir ici, mais me contente de relever les prémices des malentendus fréquemment rencontrés entre des perceptions et modes d'être de prime abord assez éloignés.

DIFFICULTES DE DEVELOPPEMENT DES RECHERCHES DANS LES PAYS DU TIERS-MONDE

Comme en Occident, l'énoncé des concepts et des définitions en découlant posent de sérieux problèmes quant au choix du vocable approprié et à la pertinence des éléments (moraux, sociaux ou politiques) constitutifs du signifié. De nombreux termes existent (équivalent à *handicap, incapacité, arriération, ...*); mais leur usage reste en général lié aux attentes et perceptions populaires, sans nuances. Et ce, d'autant plus que les mentalités dans les sociétés traditionnelles restent empiriques et largement tributaires d'un esprit "magique". L'*irrationnel* pénètre, en effet, les attitudes et les actes; il féconde tellement l'émotionnel qu'il se confond parfois avec le sentiment d'appartenance, voire d'existence personnel. Ainsi, par exemple, plus d'un universitaire - même médecins - continueront à croire à l'effet des *djinnns*, au *sort jeté* à une femme ayant accouché d'un enfant handicapé, quand il s'agit de quelqu'un de leur groupe ethno-culturel. Arrivent-ils à arrimer le risque de handicap ou l'atteinte constatée à une pensée scientifique? Encore leur faut-il, afin de poursuivre leur travail, trouver les propos adéquats leur permettant de bénéficier de la confiance indispensable dans toute relation de soins. Comment communiquer aisément quand l'un se réfère à Cl. Bernard ou à L. Pasteur, alors que l'autre invoque la volonté indiscutable d'Allah à laquelle on ne peut que se résigner, l'action d'un esprit maléfique ou l'effet d'un *mauvais oeil*? Rester crédible et soulager des souffrances dans un tel contexte, c'est savoir trouver le mot juste qui console, rassure, guide et *surtout ne donne pas l'impression de trahir les croyances profondes de l'Être-en-commun*. Nous voici donc loin des exigences de définitions scientifiquement établies, dont s'effaceront obligatoirement l'ombre d'une personnalité précise et le charisme d'un Ancêtre

local!

Rappeler le primat de l'esprit "magique", c'est simplement insister sur la difficulté de l'approche rigoureuse et universitaire chez une population dont on connaît le taux d'analphabétisme ou d'illettrisme plutôt élevé, dans la plupart des pays du tiers-monde. En revanche, des chercheurs peuvent évidemment établir une méthodologie fiable et s'entendre sur l'usage de concepts précis. Mais comment former des esprits scientifiques ou assurer une initiation aux méthodes de la recherche épidémiologique quand on manque si cruellement de spécialistes dûment préparés ou des moyens matériels les plus élémentaires? Il est superflu de rappeler les écueils - hélas! classiques - au développement technologique et humain du tiers-monde, depuis les catastrophes naturelles jusqu'à la corruption, en passant par les guerres et les épidémies.

On rencontre de nombreux cliniciens, même de renom, dans les pays non occidentaux; ils ne sont, cependant, pas des chercheurs. Or, *un fossé sépare les premiers des seconds*, tant du point de vue de la finalité et de la nature de leur tâche qu'en ce qui concerne les méthodes de leur intervention. Il en est de même pour les

programmes évaluatifs qui impliquent d'autres démarches intellectuelles appuyées par des moyens matériels que ne nécessite pas la pratique clinique.

Si, par ailleurs, tout concept véhicule en dernière analyse une finalité fonctionnelle et illustre un signifiant axiologique, je ne peux passer sous silence les présupposés idéologiques de l'Occident concernant l'organisation familiale et la structuration des relations sociales. Tout particulièrement, le statut et le rôle de l'enfant devenu dans nos pays "monnaie rare" conduisent aujourd'hui à une surenchère d'autant plus surprenante qu'elle adhère aux perceptions les plus populaires et joue sur les émotions les moins maîtrisées. Que l'on songe, par exemple, aux slogans actuellement répandus (l'autonomie du jeune, l'écoute de l'enfant, la parole de l'adolescent, la liberté d'expression et de choix dans les orientations futures, ...) loin de toute analyse sereine de leur contenu: que de massacres au nom de l'éducation, que de dédain des autres systèmes de vie sous prétexte de savoir!... Dois-je également citer la dernière née de ces illustrations de ce que l'on peut aisément considérer comme hégémonie culturelle occidentale, la *convention internationale des droits des enfants*?...

Quand nous ajoutons à ce tableau assez chargé l'absence quasi-générale d'institutions d'accueil dans les pays dits "sous-développés", nous saisissons mieux l'ampleur de ces décalages culturels entre des sociétés dont les références ne manquent de s'opposer.

CONCLUSION

Ces écarts ne sont pourtant pas irréductibles pour

5. Il ne s'agit pas ici d'enlever à la pensée traditionnelle entachée d'irrationnel son caractère logique, voire scientifique, en l'opposant à une démarche concrète occidentale. L. Lévy-Bruhl lui-même finit par reconnaître que la "mentalité primitive" (1960, 1963) offre de multiples instruments de classification et d'identification, notamment quand il s'agit de transgression des ordres naturel ou social. Or, le classement introduit une logique, fonde un raisonnement cohérent et conduit progressivement vers des organisations d'ordre supérieur. Nous pouvons même parler avec Cl. Lévi-Strauss (1962) d'un véritable système scientifique, dans la mesure où se reconnaît une logique scrupuleuse tournée vers le concret et soutenue par une "dévorante ambition symbolique". Même quand un consultant évoque l'effet d'un mauvais sort ou d'un "djinn" pour (s')expliquer la catastrophe qui l'accable au travers du handicap de son enfant, il peut procéder d'une pensée implicitement combinatoire mais organisatrice du monde, pensée dont la logique reste difficile à saisir pour l'intervenant ou l'observateur extérieurs.

6. De très nombreuses voix autorisées dans différentes disciplines s'élèvent aujourd'hui pour critiquer sévèrement ce document ou demander son amendement. Ayant eu l'occasion d'en faire une analyse détaillée (Geadah, 1991), j'y reviendrai dans une publication à paraître.

peu que des préoccupations éthiques animent les esprits. S'ils ne sont certainement pas absents, le respect de rythmes particuliers et la prise en compte de spécificités culturelles restent souvent entachés de présupposés universalistes occidentaux qui s'avèrent, en fin de compte, réductionnistes. Les développements ci-dessus tendaient à en montrer les principaux aspects, dans l'espoir de contribuer à faciliter la communication entre des systèmes et des personnes ayant à lutter ensemble contre les souffrances générées par le handicap mental. Or, unir des forces à partir d'une approche commune qui ne gomme pas les différences nécessite des volontés, des moyens matériels et surtout du Temps: celui de la compréhension, celui de l'élaboration méthodologique puis celui de la construction scientifique.

Précisément, le temps du handicapé mental me paraît être (Geadah, 1988) chrétien, celui des familles plutôt hébraïque, tandis que celui des intervenants s'apparente plus à la vision musulmane. En revanche, le temps de nos institutions d'accueil épouse les caractéristiques de la société des marchands: on y tend à mesurer, à planifier, à maîtriser; les activités de toute nature

y sont liées à des aperceptions empiriques et à des préoccupations économiques. Il nous faut encore des perceptions du temps et des visées thérapeutiques plus globales, si nous ne voulons pas être - sous prétexte de science - de simples "vagabonds, marchands de bonheur", comme dit la chanson!

C'est à partir de véritables solidarités s'appuyant sur des traditions, des institutions et des rituels, auxquels s'ajoute parfois un charisme particulier, qu'un Verbe mythique évitait les exclusions et organisait la vie. A l'instar de ce principal enseignement de l'histoire et de l'anthropologie, nos institutions ne rempliront pleinement leurs missions d'accueil, de soins et d'accompagnement que si, outre la compétence et le dévouement du personnel, elles font place au désir qui a présidé à la naissance du sujet, celui de ses géniteurs et parents. Elles deviendront de véritables lieux de vie si l'humain dont le handicapé mental est porteur reste la référence première d'une réflexion axiologique autour de laquelle s'organisent les activités et le souci thérapeutique. N'est-ce pas sur ce plan moral que se manifeste fondamentalement la magie du Verbe?...

BIBLIOGRAPHIE

BERGUSON, H. (1968) *Durée et simultanéité*. Paris: P.U.F.

CHAMOUN, M. (1972) *Images de la mère et sexualité au Liban*. In: *Travaux et jours*, C.C.U., Beyrouth, 44, 107-114.

CULMAN, O. (1947) *Christ et le temps*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

DURKHEIM, E. (1960a) *L'éducation morale*. Paris: P.U.F.

DURKHEIM, E. (1960b) *De la division du travail social*. Paris: P.U.F.

GARDET, L. (1975) *Vues musulmanes sur le temps et l'histoire*. In: *Les cultures et le temps* (sous la dir. de P. Ricoeur), Payot-Unesco, Paris, (276 p.), 223-241.

GARDET, L. (1978) *Le Prophète et le temps*. In: *Le temps et les philosophies* (sous la dir. de P. Ricoeur), Payot-Unesco, Paris, (248 p.), 193-204.

- GEADAH, R. (1986) *Approche du handicap dans des milieux non occidentaux*. In: *Revue de l'A.N.E.C.A.M.S.P.*, Paris, 5, 28-43.
- GEADAH, R. (1988) *L'immobilité fugitive - Réflexions sur le temps dans les cultures et la déficience mentale*. Confér. à l'A.S.A., Genève, novembre.
- GEADAH, R. (1989) *Violence et adolescence - Réflexions sur les fondements de l'humain*. Confér. au Club intern. de pédiatrie, Lausanne, mai.
- GEADAH, R. (1991) *Regards critiques multidimensionnels sur la Convention internationale des droits des enfants*. Confér. à l'Assises de L'enfance, Saint Quentin, octobre.
- HESNARD, J. (1949) *L'univers morbide de la faute*. Paris: Presses universitaires de France, 469 p.
- HONDERICH, T. (1978) *Relations temporelles et attributs temporels*. In: *Le temps et les philosophies* (sous la dir. de P. Ricoeur), Payot-Unesco, Paris, (248 p.), 138-152.
- KANT, E. (1934) *Critique de la raison pure*. Flammarion, Paris.
- LEGENDRE, P. (1985) *L'ineestimable objet de la transmission*. Fayard, Paris, 408 p.
- LEVI-STRAUSS, Cl. (1962) *La pensée sauvage*. Plon, Paris, 395 p.
- LEVY-BRUHL, L. (1960) *La mentalité primitive*. Paris: P.U.F., 543 p.
- LEVY-BRUHL, L. (1963) *Le surnaturel et le naturel dans la mentalité primitive*. Paris: P.U.F., 526 p.
- NEHER, A. (1975) *Vision du temps et de l'histoire dans la culture juive*. In: *Les cultures et le temps* (sous la dir. de P. Ricoeur), Payot-Unesco, Paris, (276 p.), 171-191.
- PATTARO, G. (1975) *Le concept chrétien du temps*. In: *Les cultures et le temps* (sous la dir. de P. Ricoeur), Payot-Unesco, Paris. (276 p.), 193-22.